

MICHEL COUTURIER

POESIE D’UNE DERIVE URBANISTIQUE


 Michel Couturier, *La friche, la galaxie*, 2022, video-still © Michel Couturier

A la Centrale for contemporary art (Bruxelles), la friche la galaxie, offre une traversée subtile dans la pratique de Michel Couturier. L'exposition, curatée par Colette Dubois et Tania Nasielski, met l'accent sur les vidéos et les dessins de l'artiste.

On attendait depuis longtemps une exposition institutionnelle consacrée à Michel Couturier permettant d'explorer la qualité et la richesse de son travail. Celle-ci permet de pointer la cohérence de sa démarche et sa manière si singulière d'appréhender les transformations des territoires liées à l'urbanisation, tant d'un point de vue esthétique, poétique que politique.

Certain-e-s ont d'abord rencontré la pratique de Couturier par le biais de ses vidéos, produites à partir des années 80. Certain-e-s l'ont approché par ses dessins dans lesquels trônent les silhouettes d'éléments urbains caractéristiques des villes modernes. D'autres encore découvriront son travail, grâce à cette exposition, dans un rapport de va et vient entre ces deux médiums.

Tania Nasielski : *«j'ai rencontré Michel avant qu'il ne commence ses dessins et j'ai tout de suite aimé son regard à la fois doux et lucide qu'il portait sur le monde qui l'entoure. Notre première collaboration remonte à 2009 pour l'exposition Looking for Clues au 105 Besme dans laquelle étaient montrés pour la toute première fois ses dessins. Il ouvrait un nouveau champ dans sa pratique, dans le prolongement de ses photos et vidéos. Il est parvenu à extraire des éléments familiers du paysage urbain pour en faire des signes. C'est dépouillé, simple et poétique. Ce que j'aime dans son travail c'est son maniement des contrastes, du signe et du langage. Cette exposition menée de manière extrêmement fluide avec Colette a été programmée avant son décès et est fidèle aux choix de Michel. Il voulait montrer des pièces qui abordent son rapport au béton, ses dernières vidéos et, globalement, ses pièces les plus récentes qui constituent le cœur de cette présentation. »* (1)

Michel Couturier a entamé son travail artistique à la fin des années 1970 par de la vidéo et de la photographie. Les silhouettes découpées de pylônes, paraboles et autres objets typiques des paysages contemporains, qu'il révèle dans ses dessins à partir de 2009, proviennent de ces premiers travaux. (2)

En Belgique, au début des années 1970, dans le champ des arts plastiques, la vidéo apparaît avec des documentaires et des films d'artistes. Grâce à des outils d'enregistrements faciles et peu coûteux (3), elle permet un accès à l'image filmée plus direct qu'au moyen de la pellicule. Michel Couturier fait partie de cette génération qui assiste à la naissance d'un nouveau médium. Il est un spectateur assidu de l'émission *Vidéographie* de la RTBF-Liège qui diffuse, pour la première fois en Europe, entre 1976 et 1986, de l'art vidéo international. Cette émission viendra par la suite une structure de production pour les artistes. Actuellement, ARGOS – centre pour les arts audiovisuels basé à Bruxelles – rend hommage à l'émission culte avec l'exposition *Rewind, Replay : Vidéographie*. Coorganisée avec la SONUMA et en collaboration avec la SPACE Collection à Liège, elle propose une sélection d'archives, d'extraits, de compilations thématiques et d'œuvres vidéo pour souligner la puissance expérimentale de l'émis-

sion, son esprit d'ouverture et sa capacité à explorer les sphères artistiques, technologiques et sociales.

Michel Couturier, tout en rêvant de cinéma et particulièrement fasciné par Pasolini et Godard, va réaliser quelques reportages pour la télévision en même temps que ses premières productions personnelles. En 1989, il réalise avec Marc-Emmanuel Mélon un vidéo-film sur les sculptures funéraires des grands cimetières européens, qui le place dans le sillage du documentaire poétique (4).

Le travail vidéo de Michel Couturier s'apparente au tableau vivant. Il réalise des prises de vue en continu qu'il juxtapose à la manière d'un diaporama. Il est imprégné par les longs plans-séquence et l'immobilité des espaces cinématographiques de Pasolini. Héritée du documentaire, cette approche permet l'immersion et la contemplation de réalités complexes. Pour l'artiste, cette manière de procéder en plans fixes, comme pour la photographie, induit la distance nécessaire avec le sujet, voire une forme de neutralité. A cette démarche de témoignage s'ajoute, au montage, un regard empreint de poésie et d'humour. Ceux-ci sont induits par le rythme, les contrastes entre les scènes, les artifices visuels et sonores ainsi que par les moments de silence et de contemplation absolue, au travers de plans particulièrement soignés.

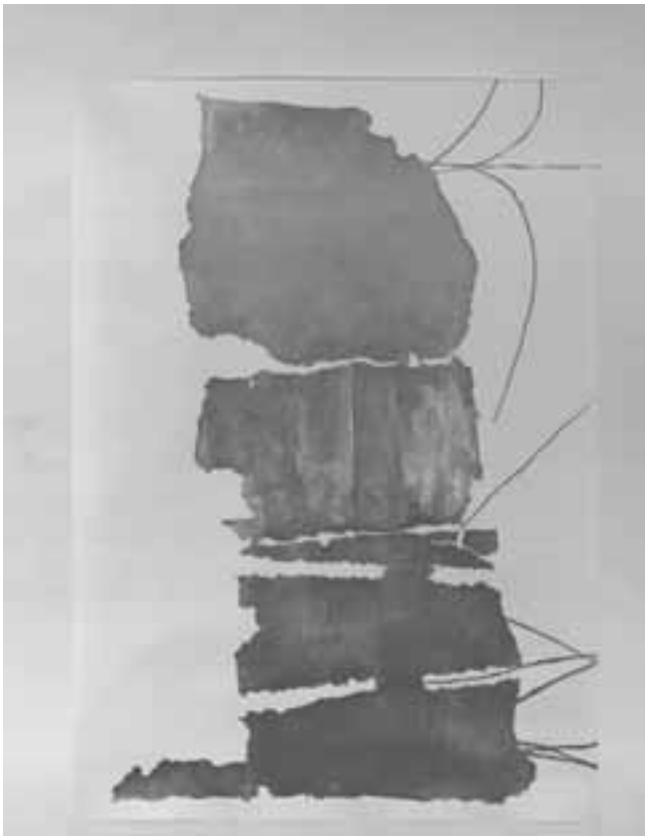
Le choix pour l'exposition s'est porté sur une sélection de cinq films produits entre 2006 et 2022. Ils montrent sa manière d'appréhender et d'arperter les villes dans un contraste subtil entre passé, présent et futur. La série *Bonfires* (2006-2014) est dédiée à des balades collectives organisées dans les villes de Bruxelles, Berlin, Sofia, Venise, Valencia, Courtrai et Genève où des groupes collectent des matériaux combustibles pour allumer un feu à la tombée du jour. Cette lumière, fruit d'un geste collaboratif, devient un portrait singulier de chaque lieu traversé.

L'enlèvement de Proserpine (2018) est basé sur le mythe qui raconte que Pluton a enlevé Proserpine pour le conduire aux enfers sur les rives du lac de Pergusa. Michel Couturier explore les alentours du lac situé en Sicile. Il joue d'une dualité entre passé et présent, mythe et réalité, vitesse et lenteur, accentuée par la bande sonore qui transforme le paysage en un personnage muet porteur d'une menace à venir. Aujourd'hui, ce lac, situé aux côtés d'un circuit automobile, est déserté. Il devient la métaphore des enfers, la part gagnée par la civilisation sur la nature dans un récit aux accents écologiques. Les éléments urbains chers à l'artiste, tels les pylônes électriques, les caméras de surveillance, les éclairages publics et les panneaux de signalisation, révèlent la réalité du paysage contemporain. Michel Couturier, notamment par le choix de la colorimétrie, parvient à montrer cette réalité à la manière d'une fresque fantastique. Cette notion de fresque, au sens littéraire, est également présente dans *De hermosa corriente* (2019) qui aborde le rôle central joué en Argentine par le Río de la Plata et le fleuve Paraná ; et dans *Est-ce là le centre ?* (2021) qui révèle les dessous de la Place St Lambert à Liège (sa ville natale) où sont ensevelis les vestiges d'une villa romaine.

Le travail de Michel Couturier est intimement lié à la littérature. Colette Dubois explique : *« ce lien est présent partout même quand il n'est pas visible. La vidéo La friche, la galaxie (2022) est marquée par*

le roman posthume Pétrole de Pasolini dont il emprunte la trajectoire dans Rome. Il utilise parfois des extraits de texte dans ses créations mais aussi ses lectures peuvent servir à préparer son travail en amont, et à repérer notamment les lieux à filmer dans une ville. Grand lecteur, les textes le nourrissent constamment, notamment ceux issus de la mythologie. A 20 ans, il est parti en Italie pour apprendre la langue, et son lien avec ce pays est particulier. Plus tard, il va lire les textes de ses auteurs préférés (Cesare Pavese, Erri de Luca, Pier Paolo Pasolini, Curzio Malaparte) en italien et acquérir une incroyable maîtrise de cette langue.» (5)

Lors de l'inauguration de l'exposition, Colette Dubois a d'ailleurs lu une citation de Pasolini traduite de l'italien par Michel Couturier : *« ... derrière les traces bleues, mauves du paysage romain, derrière les vues urbaines intenses comme les plates-bandes qui se coagulent au pied du Pincio et du Janicule, vers des horizons de catacombes ou de volcans, derrière les échappées baroques, tortueuses, poisseuses et marmoréennes, derrière les rangées d'arbres de la périphérie, parfumés de débris de verre, et les jardins roussis de salpêtre et de solitude, derrière les courbes célestes d'un Tibre national et festif ; et parmi les soupirs, les appels et les rires – tantôt proches, tantôt vertigineusement lointains, dans d'autres quartiers encore plus heureux... »* (6)


 Michel Couturier, *Béton*, 2023, 154 x 108, feuille d'argent sur papier © Ph : Philippe De Gobert

La dernière réalisation vidéo de Michel Couturier, qui donne son nom à l'exposition *La friche, la galaxie* (2022), a été filmée à Rome. Elle témoigne de son intérêt pour les à-côtés afin de contrebalancer les images véhiculées sur les réseaux sociaux et guides touristiques, surtout lorsqu'on aborde une ville comme Rome. Il a cherché les terrains vagues sur lesquels Fellini ou Pasolini se seraient arrêtés aujourd'hui et a opté pour l'Est de Rome et ses quartiers populaires. Michel Couturier a également capturé les visages des bas-reliefs qui ornent les tombes de la *Via Appia*. Ils sont situés à la sortie de la ville, au sud-est, car il était interdit à l'époque romaine d'enterrer les morts au sein de la capitale. Ces visages dévastés par le temps renvoient à l'histoire singulière de ces ruines. Ils agissent dans la vidéo de l'artiste comme des témoins d'une mémoire mais également, dans une dimension plus politique, comme des observateurs/commentateurs d'une réalité actuelle. Cette création reflète la dualité de cet environnement fragmenté entre nature et culture, réalité et fiction, patrimoine et urbanisation, poésie et prosaïsme. Elle se traduit par une succession de plans filmés qui s'appuient sur le genre du paysage pour en révéler la déchéance, l'incongruité et même la poésie.

Colette Dubois explique que *« Michel avait ses propres échappées, une zone de liberté qui nourrissait son regard poétique et qui lui était absolument nécessaire. Il parvenait à apprivoiser les terrains vagues, les lieux de transits des marchandises, les parkings de supermarché pour les amener ailleurs. Ce n'est peut-être pas évident d'un premier abord mais la pratique de Michel, au-delà de la littérature, est certainement aussi imprégnée par la peinture italienne, notamment par les œuvres de Tiepolo. »* (7)

Les préoccupations de Michel Couturier autour des frontières, de la surveillance, du contrôle et des zones interdites témoignent d'une dérive urbanistique au service d'une société noyée dans une consommation effrénée et mondialisée. Dans ses dessins, les éléments caractéristiques de ces paysages deviennent des silhouettes, des personnages à part entière qu'il retranscrit au pastel, à la feuille d'or ou au bâton d'huile sur le papier. Ces signes se transforment alors en une poésie de l'urbain. On peut évoquer la série des fers à béton au pastel sec (2020) auxquels il redonne vie et qui font écho aux dessins de végétaux (*Roma*, 2023).

Les dessins de Michel Couturier isolent des dispositifs urbains familiers banals auxquels peu d'attention est portée d'habitude. Ces éléments bruts, grands et froids tels les panneaux publicitaires ou les éclairages urbains, qui pourtant peuplent les grandes villes, deviennent des motifs à regarder, voire à contempler. L'artiste parvient à leur donner une prestance qui les fait exister tout en révélant leur intérêt plastique et esthétique. Ces silhouettes deviennent les personnages à part entière d'une urbanisation sans limites, qui affirment leur présence tout en révélant une forme de fragilité et, par extension, d'humanité.

Jacques Cerami, son galeriste, encore très ému par la perte de son ami décédé en juin 2024, raconte que sa galerie, par son environnement (sur le rond-point de Couillet sous un pont d'autoroute et d'une zone commerciale à quelques kilomètres du centre-ville de Charleroi), est en quelque sorte le prolongement du travail de Michel Couturier. Ils avaient des échanges complices et Cerami se remémore cette histoire : *« il aimait me raconter la nouvelle Le bois sur l'autoroute (8), extrait du recueil Marcovaldo d'Italo Calvino. Marcovaldo, le personnage principal, n'a plus de quoi se chauffer et part avec sa famille chercher du bois dans une étrange forêt au bord de l'autoroute. Démunis, ils finissent par scier un panneau publicitaire pour subvenir à leurs besoins. Ce récit est très significatif du travail de Michel et il me ramène au côté humain qui est essentiel pour moi et qui oriente le choix des artistes de ma galerie. La première exposition que j'ai faite avec Michel était consacrée à ses dessins et j'ai été très frappé de comment de manière si juste il nous parlait du monde d'aujourd'hui. C'est après que je me suis intéressé à ses vidéos. Sa dernière exposition en Belgique dans ma galerie, en 2022, Voyages en Italie, témoignait spécifiquement de ce travail. La sélection s'était portée sur des vidéos tournées en Italie et l'attachement qu'on a tous les deux à ce pays était aussi quelque chose qui nous liait et je dois reconnaître que son italien était bien meilleur que le mien. »*(9)

L'exposition présente aussi le tout dernier travail de Michel Couturier qui use du même titre que son dernier film, *La friche, la galaxie* et qui constitue une parfaite synthèse entre image et dessin. En effet, cette série a été réalisée en 2023 et 2024 sur bases d'images captées pour son film dont il détourne, efface ou sublime des éléments par le biais de son ordinateur. Tous les principes déployés dans ses autres travaux sont activés dans une forme qui fait écho à la peinture de paysage. Il revisite le genre en révélant les lignes, les contours et les fuites dont il est si friand.

Celles et ceux qui le connaissent bien insistent aussi sur la drôlerie de Michel Couturier, qui le caractérisait et dont est empreint son travail. Cette manière si typique qu'il avait de ne pas se prendre au sérieux, de lever les yeux au ciel, qui lui a probablement permis d'observer mieux que quiconque ces immenses mobiliers urbains qui surplombent les passants. Cette fuite de son regard vers le haut lui a permis de ne jamais oublier de contempler la beauté du ciel comme étant la plus parfaite des échappées.

> L'exposition s'accompagne d'une édition menée par Colette Dubois qui a fait le choix d'une autrice, Marion Zilio, et d'un auteur, Pieter Vermeulen, qui portent toutes les deux un regard neuf sur le travail de Michel Couturier.

> Parallèlement à l'exposition de Michel Couturier, la Centrale propose l'installation *Gao* de Lázara Rosell Albear. Celle-ci témoigne, par le biais du quartier où elle a grandi à Cuba, de la trajectoire de ses habitant-e-s et de leur lutte collective pour affronter les défis du quotidien.

A la Centrale for contemporary art : > 22.02.26

- Michel Couturier, *La friche la galaxie*

- Lázara Rosell Albear, *Gao*

Centrale vitrine

> 07.12.25

Elias Cafmeyer, *Les gargouilles de Catherine*

Du 18.12.25 > 01.03.26

Grégoire Motte, *De Nacht van Witloof*

ARGOS:

> 21.12.25

Rewind, Replay: Vidéographie

Ed. La Lettre volée, 2025.

MICHEL COUTURIER, *La friche, la galaxie*, Bruxelles, Dir.

Colette Dubois - Textes en FR, NL et EN: Tania Nasielski,

Pieter Vermeulen, Marion Zilio - Design graphique : Esther Le Roy Studio

¹Extrait d'un entretien accordé par les commissaires de l'exposition, Colette Dubois et Tania Nasielski, à la Centrale, le 8 octobre 2025.

²Certains extraits de cet article sont repris d'un précédent texte que j'avais écrit pour l'exposition *Voyages en Italie* à la galerie Jacques Cerami, à Charleroi, en 2022.

³Au sujet de la naissance de la vidéo en Belgique, voir :

DUBOIS, Philippe, MELON Marc-Emmanuel, *La création vidéo en Belgique (1970-1990)*, Paris, Points de repère, 1991.

⁴Sur la notion de documentaire poétique, voir : MELON,

Marc-Emmanuel, « Documentaire poétique », in : DUBOIS, Philippe, MELON, Marc-Emmanuel, *La création vidéo en Belgique (1970-1990)*, Paris, Points de repère, 1991, p.58-63.

⁵Extrait d'un entretien accordé par les commissaires de l'exposition, Colette Dubois et Tania Nasielski, à la Centrale, le 8 octobre 2025.

⁶ Le texte dont provient la citation s'intitule *Roma allucinante* (Rome hallucinante). Il a été publié dans la presse en 1951 (*Libertà d'Italia*, 9 janvier 1951) et repris dans le recueil de nouvelles *Agli dagli Rocchi azzurri* (Rome, Garzanti, 1965).

⁷ Extrait d'un entretien accordé par les commissaires de l'exposition, Colette Dubois et Tania Nasielski, à la Centrale, le 8 octobre 2025.

⁸En 2010, il utilise le titre de cette nouvelle comme titre de son exposition chez Rossicccontemporary, à Bruxelles.

⁹Extrait d'un entretien accordé par Jacques Cerami, à Charleroi, le 9 octobre 2025.



Vue de l'exposition, la friche la galaxie, Michel Couturier, Centrale, 2025 © Philippe De Gobert

Nancy Casielles

NOUVELLE ADRESSE

“Changer l’art par ses marges”¹ voici en quelques mots ce que charrie — à la fois comme intention et autres questionnements bouillonnants — la nouvelle initiative, portée par l’intermédiaire de l’asbl Mouvements Sans Titre et soutenue par la Fédération Wallonie-Bruxelles : *Adresse*. Sous un intitulé volontairement polysémique, cette nouvelle initiative inspire d’autres possibles, malgré une conjoncture particulièrement difficile et des conséquences probablement dramatiques en l’absence de financement culturel annoncé pour les quatre prochaines années. Face à l’incertitude, les démarches collaboratives représentent une réponse. À l’instar de la “recherche-création” dans le champ universitaire, les ambitions portées par *Adresse* revendiquent une complémentarité vertueuse des pratiques (artistiques, curatoriales, jusqu’à la réception qui en est faite). Curatrice et historienne de l’art établie à Liège, Sophie Delhasse a invité Thibaud Leplat — curateur associé de KOMPLOT vzw, Bruxelles — à collaborer au commissariat de ce projet. *Adresse* entend ainsi promouvoir, au sein de la création plastique contemporaine, des pratiques artistiques nourries par la recherche et portées par des valeurs collaboratives. En investissant un lieu non dédié aux arts et à la culture, en plein centre-ville de Liège, l’évènement s’inscrit d’emblée à rebours du modèle d’exposition tel qu’établi par les institutions souveraines, en matière de reconnaissance et de monstration, revendiquant d’une certaine légitimité, voire d’un monopole, critique. “In statu nascendi.”² *Adresse* entend rapprocher le spectateur du processus de création, en valorisant non seulement des œuvres dites processuelles, mais en articulant aussi, pour la durée de l’évènement, une programmation ponctuée d’ateliers, de rencontres publiques et de performances. Ici, la création n’est pas réduite à sa dimension purement esthétique, elle est productrice de connaissances. Dès lors, le processus supplante le résultat.³ Hôte de l’ancienne Maison des Langues, pour une durée de trois semaines, *Adresse* se présente en effet comme une invitation à cultiver une forme de transmission alternative des savoirs, à faire entendre des contre-récits. La langue, à la fois outil et frontière, devient ici un levier de contre-pouvoir. Véritable laboratoire de recherche et de partage en quête de nouveaux modèles, *Adresse* participe à réinterroger les codes de la création contemporaine aux côtés d’autres initiatives hérétiques, qui, depuis plusieurs années, ont façonné le paysage socio-culturel en Province de Liège.

Avec la participation des artistes, collectifs ou projets artistiques suivants : Noor Abed, Pierre Coric, Marcel Devillers, Camille Lemille, Marjolein Guldentops, Francesca Hawker, Carl Haase / Zero-Desk Editions, Duo ORAN, Mila Panić, Niels Poiz, Anna Safiatou Touré & Barbara Salomé Felgenhauer, The Anti-Class Residency et The LetterS Space Departement.

¹ Cette affirmation est empruntée au manifeste signé par Charlotte Laubard (médiatrice au sein des Nouveaux Commanditaires en Suisse) et intitulé “Changer l’art par ses marges ?” (Collection *Manifestes*, Head— Publishing est la structure éditoriale de la Haute école d’art et de design de Genève, avril 2025).

² D’un état embryonnaire, en passant par un état transitoire, jusqu’à une forme plus aboutie. En chimie, l’expression latine “in statu nascendi” désigne quelque chose qui est “en train de naître” ou “en cours de formation”.

³ Voir, à ce propos, le guide d’évaluation publié par le Conseil sectoriel de la Recherche et de la Valorisation en Sciences Humaines de l’Université de Liège, en matière de recherche-création : https://www.recherche.uliege.be/upload/docs/application/pdf/2022-04/recherche-creation_-_evaluation_csvr-sh.pdf#:~:text=D%C3%89FINITION%20DE%20LA%20RECHERCHE%20DCR%C3%89ATION&text=La%20recherche%20Dcr%C3%A9ation%20d%C3%A9signe%20une,favorisent%20la%20production%20de%20connaissances.

À l'ancienne Maison des Langues de la Province de Liège, Boulevard d'Avroy 28, 4000 Liège, Belgique.

Du 22 novembre au 14 décembre 2025, Permanence du jeudi au samedi, de 14h00 à 18h00, et sur rendez-vous.

Programme :
22 novembre : Inauguration
17h00—20h00 : Présentation
+ Performance du Duo Oran et lecture du collectif The Anti-Class Residency
+ Drink

29 novembre : Éditions / Séminaire & Performances
 Organisé par Carl Haase / Zero-Desk
 11h30—14h30 : Séminaire
 Alexia de Vissscher, Pauline Hatzigeorgiou, Marcel Devillers, Sophie Delhasse (modératrice) - en français et en anglais
 15h30—16h30 : Performances
 Niels Poiz, Francesca Hawker

12 au 14 décembre : Weekend du vernissage
 Performances : Camille Lemille, Anna Safiatou Touré & Barabrt Salomé Felgenhauer, The LetterS Space Departement, Marjolein Guldentops

En collaboration avec : Mouvements Sans Titre, Zéro Desk Editions, OLA Liège, La Loterie Nationale, Uhoda, La Fédération Wallonie-Bruxelles, la Province de Liège, Eurégio Meuse-Rhin et Interreg Small Project Fund.